

TREIZE ETOILES

N° 4 — 4^e année

Reflets du Valais

Avril 1954





Photo O. Darbellay Martigny

*Au-dessus
de la brume
et du brouillard*

LA CREUSAZ

s / Les Marécottes-Salvan (1800 m.)

*Panorama sans égal
du Mont-Blanc
à l'Eggishorn*

par le

CHEMIN DE FER MARTIGNY - CHATELARD - CHAMONIX

ou par la

pittoresque route à autos Martigny-Salvan-Les Marécottes qui aboutit à la station inférieure du

Télesiège de la Creusaz (1100-1800 m.)

ouvert au public en août 1953. Des billets spéciaux à prix réduit, pour la gare des Marécottes, sont délivrés par les gares C.F.F. de Lausanne, Vevey, Montreux, Martigny.

Les magnifiques champs de ski de la Creusaz sont accessibles par le

Téleski de Golettaz (1800-2300 m.)

en exploitation dès le 1^{er} février 1954, qui prolonge le télesiège et ouvre aux skieurs dans le vaste amphithéâtre dominé par le Luisin (2788 m.), le Perron (2636 m.) et le Tsarvo (2635 m.), des pistes idéales, surtout pour le printemps.

Trois pistes de descente relient la Creusaz aux Marécottes et à Salvan.

Un grand restaurant

est ouvert à la Creusaz depuis le 1^{er} janvier 1954. Le touriste comme le gourmet y trouvent à des prix très modérés, au bar et à la salle, un choix de spécialités.

HOTELS ET PENSIONS DANS LES STATIONS DE LA VALLEE :

SALVAN
Hôtel Bellevue
— des Gorges du Triège
— de l'Union
Pension des Alpes
— Bel-Air
— du Luisin

LES MARECOTTES
Hôtel Belmont
— Jolimont
— des Marécottes
Pension de l'Avenir
— du Mont-Blanc

LES GRANGES
Hôtel Gay-Balmaz
Pension Mon Séjour
BIOLEY
Pension Le Chalet
LE TRETEN
Hôtel Dent du Midi

Renseignements et prospectus par les Sociétés de développement de Salvan et des Marécottes.
Pour le télesiège de la Creusaz : tél. 026/6 57 77 ou 6 58 66 et 6 57 46. Pour le restaurant de la Creusaz : tél. 026/6 57 78.

Au service de l'automobiliste

☆ Der gute Automobil-Service ☆ Friends of the Motorist ☆

Garage Balma

MARTIGNY
Tél. (026) 6 12 94

*

Agence VW - CITROEN
Service FIAT

A. Métrailler Garage de Martigny

MARTIGNY-VILLE
Tél. (026) 6 10 90

Agence pour le Valais de
SIMCA 9 ARONDE

Couturier S. A.

SION
Tél. (027) 2 20 77

Garages - Ateliers - Carrosserie
Peinture

Agence :

Dodge - Fiat - Willys

Garage de Tourbillon S. A.

(Couturier S.A.)
SION
Tél. (027) 2 27 08

Taxis - Auto-Ecole - Station-Service
Garages

Garage de la Forclaz

(Couturier S.A.)
MARTIGNY

Avenue de la Gare

Taxis - Auto-Ecole - Station-Service
Garages

CARROSSERIE AUTOMOBILE

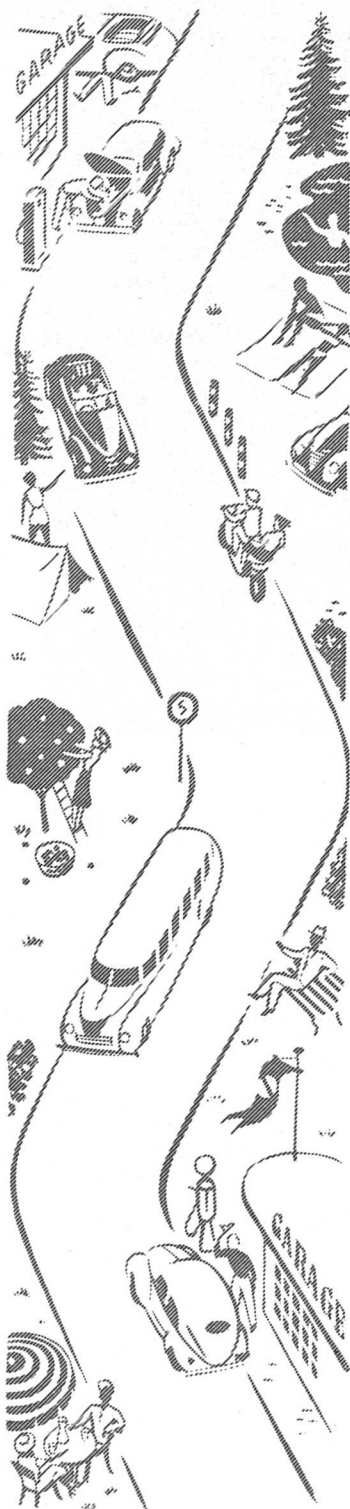
J. Germano

MARTIGNY-VILLE

Tél. (026) 6 15 40

ATELIERS :

Peinture au pistolet
Sellerie et garniture
Ferrage et tôlerie
Constructions métalliques
et en bois
Transformations



Garage de la Gare

CHARRAT

Régis CLEMENZO
Tél. (026) 6 32 84

Spécialiste Citroën

Garage du Casino

SAXON

René DISERENS
dipl. maitr. féd.
Tél. (026) 6 22 52

Agence DKW Studebaker
DEPANNAGES - REVISIONS
VENTE ET REPARATIONS
SERVICE DIESEL

Georges REVAZ

Garage de l'Ouest

SION

Tél. (027) 2 22 62

Agence General Motors
CHEVROLET
OPEL
VAUXHALL

Sous-agent :

Garage Moderne

BRIGUE

Tél. (028) 3 12 81

Garage Lugon

ARDON

Agence pour le Valais :
des marques PEUGEOT
et LAND-ROVER



(Photo Darbellay, Martigny)

MARTIGNY

*Carrefour alpestre
de routes internationales:*

Chamonix	38 km.
Grand - St - Bernard	46 km.
Simplon	112 km.
Champex - Lac	29 km.
Verbier	27 km.
Salvan	8 km.
Genève	108 km.
Lausanne	71 km.

Relais gastronomique de 1^{er} ordre
Au printemps : Cure d'asperges

★ ★ ★

Renseignements, cartes et prospectus
par la Société de Développement

★ ★ ★

HOTEL DU GRAND-ST-BERNARD

Restaurant soigné Téléphone 026 / 6 16 12

Même maison à Champex-Lac: **Grand Hôtel Crettex**
pour un séjour idéal

René et Pierre Crettex, propriétaires Tél. 026 / 6 82 05

HOTEL KLUSER

*La maison d'ancienne renommée
sa cuisine réputée*

Appartements avec bain * Eau courante
Garages * Box * Au centre de la ville

HOTEL GARE ET TERMINUS

Le relais des routes internationales
Grande Brasserie * Garages

Même maison **Hôtel du Torrenthorn** sur Loèche-les-Bains
Ralph Orsat

HOTEL FORCLAZ-TOURING

Ouverture juin 1954 Chambres avec téléphone
1^{er} ordre Cabinet de toilette séparé
A 200 m. de la gare Bains ou douches
Garage Auto-service Bar-restaurant

L'hôtel moderne à la portée de tous

Même maison **Grand Hôtel des Alpes et Lac, Champex**

LE PAYS DES TROIS DRANSES

pour vos vacances et vos excursions

Ses stations réputées: **Champex, La Fouly-Ferret, Flonay, Verbier**
Ses télésièges de Médran et de La Broya • Son hospice célèbre du
Grand-Saint-Bernard (alt. 2472 m.)

par le chemin de fer **MARTIGNY-ORSIÈRES**

et ses services automobiles

Service automobile pour Aosta

Prospectus et renseignements: **Direction M.-O. Martigny**
Téléphone 026 / 6 10 70



Le savoureux cigare valaisan...

Banque Cantonale du Valais

SIÈGE A SION

AGENCES ET REPRÉSENTANTS A BRIGUE - VIÈGE
SIERRE - MARTIGNY - ST-MAURICE - MONTHEY
ZERMATT - SAAS-FEE - MONTANA - CRANS
ÉVOLÈNE - SALVAN - CHAMPÉRY

Païement de chèques touristiques Change de monnaies étrangères

Correspondants à l'étranger Location de chambres fortes

GRANDS MAGASINS

Al'Innovation S.A

Succ. de Ducrey frères Tél. 618 55 Siège social **MARTIGNY**

Confection dames * Confection messieurs * Tissus * Mercerie * Blanc * Bon-
neterie * Lingerie * Bas * Gants * Maroquinerie * Papeterie * Articles de
toilette * Parfumerie * Articles de ménage * Verrerie * Porcelaine * Appareils
ménagers * Ameublements * Articles de voyage et de sport * Jouets * Chaussures



LA MARQUE DE CHEZ NOUS

Madame,

*votre cuisine sera plus appréciée
avec les produits alimentaires de
valeur*

« VALRHÔNE »

*et vous bénéficierez de nos bons-
primes aussi.*

DESLARZES & VERNAY S.A. SION

BANQUE POPULAIRE DE MARTIGNY

Téléphone 026 / 6 12 75
Chèques postaux Il c 1000



Crédits commerciaux
Crédits de construction
Prêts hypothécaires et sous toutes
autres formes
Dépôts à vue ou à terme en
compte courant
Carnets d'épargne
Obligations à 3 et 5 ans
Gérance de titres

Capital et réserves: Fr. 2 000 000.-

H. RITSCHARD & Cie S.A.

Agence de voyages, de passage
et d'émigration.

Patentée par le Conseil fédéral

Organise:

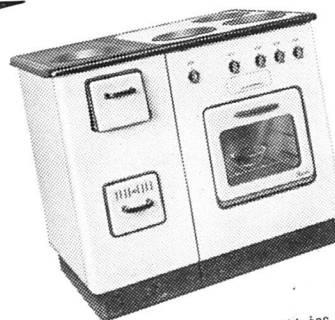
Tous voyages individuels ou de
sociétés aux tarifs officiels

Demandez dès maintenant nos
programmes de voyages prévus
pour l'été

LAUSANNE

Avenue de la Gare 34

Téléphone 021 / 23 55 55

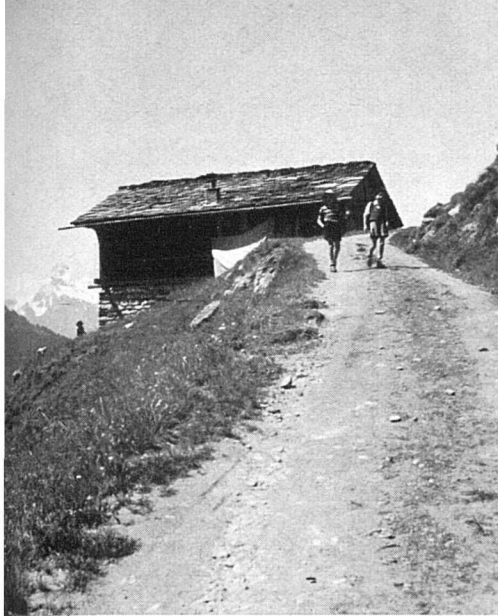


Cuisinières électriques et combinées
pour hôtels, restaurants et particuliers

Installation complète d'ensembles
de cuisine, avec frigo et armoire

En vente chez

Fefferlé & Cie
SION T. 21021



TREIZE ETOILES

Reflets du Valais

Avril 1954 — N° 4

Paraît le 10 de chaque mois

Edité sous le patronage
de l'Union valaisanne du tourisme

REDACTEUR EN CHEF
M^e Edmond Gay, Lausanne
Av. Juste-Olivier 9

ADMINISTRATION
ET IMPRESSION
Imprimerie Pillet, Martigny

REGIE DES ANNONCES
Imprimerie Pillet, Martigny
tél. 026 / 6 10 52

ABONNEMENTS
Suisse : Fr. 10.- ; étranger : Fr. 15.-
Le numéro : Fr. 1.-
Compte de chèques IIC 4320, Sion

SOMMAIRE

Printemps

Pionniers du Valais moderne :
M. Fritz Ruchenstein

La tour du moyen âge
et le printemps nouveau

L'ouvrier-paysan

Propos sur le nomadisme
Albert Nyfeler, peintre

La grande misère
de nos fontaines

Quand l'ours hantait le Valais
Vignettes

La neige et les fleurs

La neuvaine

Aspects de la vie économique

Les sports en mars

Mots croisés

Vingt ans déjà...

PRINTEMPS

*La neige a disparu sous les rayons gourmands
D'un avide soleil, friand de sa pâture.
Partout c'est l'envol fou vers la folle aventure,
Vers la vie qui naît, vers l'oubli des tourments.*

*Car la sève bondit, inondant les sarments
Qui se dressent surpris de leur désinvolture ;
Et l'on voit se gonfler la modeste bouture
Prête à s'épanouir, tel un amour d'amants.*

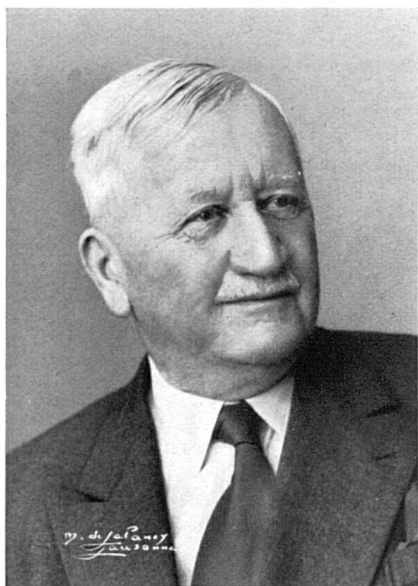
*Ivresse du printemps, douceur de ta caresse,
Ardeur de la nature, invite à la paresse,
Bourdonnements, parfums, joli merle siffleur,*

*Vous réchauffez mon cœur qui s'étire et s'éveille,
Prompt à s'ouvrir fiévreux à l'appel d'une fleur...
Mon cœur ému qui chante, ô printemps, ta merveille !*

Claude

Couverture :

Premier printemps sédunois (Photo-Couchepin, Sion)



Un des pionniers

M. Fritz Ruchenstein

du Valais moderne

Quand M. Fritz Ruchenstein pense aux cinquante années de sa vie qu'il a passées en Valais, il n'éprouve aucun regret d'avoir associé son sort à celui du pays :

« Si c'était à recommencer, me dit-il, je recommencerais. »

Il n'a pas choisi son destin.

Tout jeune ingénieur, originaire de Brougg, dans le canton d'Argovie, il est appelé le 1^{er} avril 1904 par M. Charles de Preux, alors Conseiller d'Etat, à organiser le service des améliorations foncières et, en même temps, à donner des leçons à l'école d'agriculture d'Ecône.

Il accepte aussitôt, plus préoccupé d'éprouver son talent naissant que de se créer une situation, car le traitement qu'on lui propose est modeste.

Quatre ans plus tard, il quitte ses fonctions à l'Etat pour ouvrir un bureau privé dans la capitale et dès lors, sans qu'il le sache encore, il va vivre une exceptionnelle aventure.

Celle du Valais lui-même.

Le canton vient de sortir de son isolement, grâce au percement du tunnel du Simplon, il se trouve en contact brutal avec le monde, il prend conscience de sa force.

La plaine du Rhône, aujourd'hui transformée en verger ne formait qu'un marécage, avec ses roseaux et ses arbustes rabougris.

L'on attribuait cette situation aux eaux du fleuve.

M. Fritz Ruchenstein, pour la première fois, formule une autre hypothèse :

Celle d'une infiltration des sources de la montagne.

Il conçoit un plan hardi qui consiste à prolonger les canaux, à les approfondir, pour exclure les remous des hautes eaux.

C'est le seul moyen de leur assurer un écoulement normal.

Il avait raison, mais on ne l'a su que plus tard en réalisant les grands projets d'assainissement dans les secteurs de Riddes-Martigny, Riddes-Sion, Viège-Rarogne.

Puis il y eut l'assainissement, avec

drainage, de la plaine Geschinen-Oberwald et celui, avec station de pompage, de la plaine Vouvry-Bouveret.

Lorsque M. Fritz Ruchenstein songe à cette époque héroïque où fut donné le branle au prodigieux développement du Valais, il s'oublie volontiers lui-même pour rendre hommage au magistrat qui prit la responsabilité de ce renouveau :

M. Maurice Troillet.

Il lui voue une admiration et un attachement que j'ai sentis profondément sincères.

La plaine du Rhône, avant son défrichage



Les grands travaux d'irrigation

Mais ce n'est pas dans ce secteur seulement que se déploie l'activité de M. Fritz Ruchenstein.

Le problème de l'irrigation le passionne à son tour.

Il s'agit de modifier d'anciens bisses qui traversent des contrées sauvages, et de leur ouvrir des tunnels.

Ce sont les constructions de Ried-Mörel, Ried-Brigue, Visperterminen, Montana, Chalais, Savièse et d'autres encore d'une conception nouvelle.

En tout, vingt kilomètres de tunnels.

Les canalisations qui perdent jusqu'à la moitié de leurs eaux sont remplacées par des tuyaux de ciment.

Conjointement l'on assure la distribution d'eau potable dans les villages, on capte des sources, on organise la lutte contre le feu.

Le Valais tout entier prend un nouveau visage.

Routes et téléphériques

La loi de 1926 sur les routes permet de sortir des vallées entières de leur isolement, de relier les agglomérations de la montagne à la plaine, enfin d'ouvrir la voie au grand tourisme. Se souvient-on que Binn et Saas n'étaient desservies par aucune artère ?

L'extension du réseau routier fut un événement capital qui allait transfor-

mer les conditions de vie de la population valaisanne.

Partout où il est trop coûteux d'aménager des routes, on installe des téléphériques.

C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, qu'un projet de route à Isérables était devisé à 1 million et demi alors qu'on a pu, pour 800.000 francs assurer la liaison par un téléphérique.

On en compte une dizaine dans le seul Haut-Valais.

Assainissement de la plaine, rénovation des bisses, captation de sources, développement du réseau routier, aménagement de téléphériques, tous ces progrès réalisés avec le consentement du



Les « Brenlires », au bisse de Savièse

(Photo Schmid, Sion)

peuple ont astreint M. Fritz Ruchenstein à une activité dévorante.

Il se souvient du temps où il faisait 10 heures de marche par jour, trois ou quatre fois par semaine, pour aller surveiller les travaux sur les hauteurs : « Je trouvais asile ou dans un alpage ou chez un curé et je rentrais si fourbu de mes randonnées que je passais tout le samedi et le dimanche à dormir ! »

Le développement futur du Valais

J'ai demandé à ce pionnier comment il entrevoyait le développement futur du Valais dans les domaines qui l'intéressent.

Il ne croit ni au tunnel du Mont-Blanc, ni à celui du Grand-Saint-Bernard, mais à l'amélioration du Simplon.

Des trois projets de routes Sanetsch, Rawyl, Gemmi, c'est au deuxième qu'il donne la préférence.

Enfin, il envisage une constante amélioration du système d'irrigation. Si le réseau routier lui semble achevé, il souhaite un renouvellement de l'artère principale.

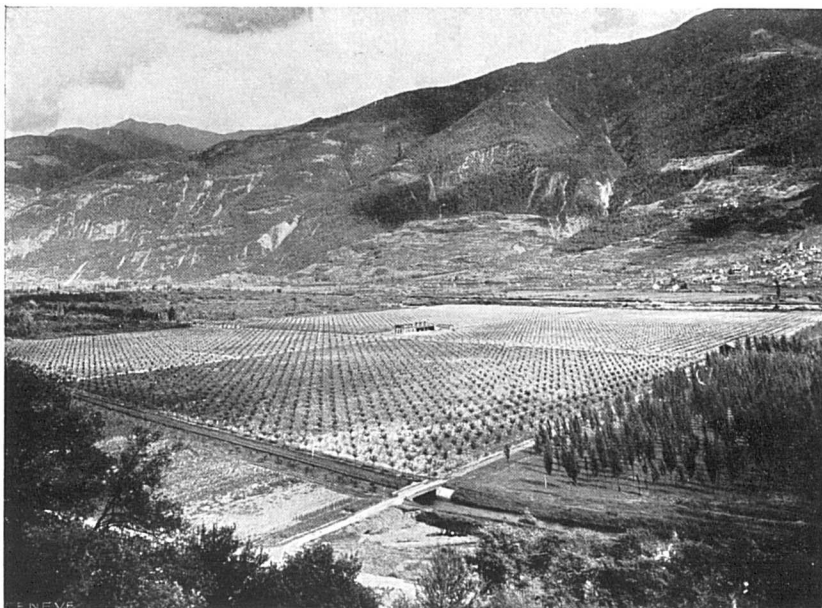
Il serait injuste, en évoquant le demi-siècle d'activité de M. Fritz Ruchenstein en Valais de ne pas associer sa femme à ses succès, car elle l'a constamment soutenu dans sa tâche.

Ils fêteront, elle et lui, l'an prochain, leur cinquante ans de mariage.

Unis jadis dans l'effort, ils ont le droit de l'être aujourd'hui dans la joie, car le travail de l'un ne fut véritablement assuré que par la confiance de l'autre.

André Marcel.

La Sarvaz, en 1932



La tour du moyen âge et le printemps nouveau

par A. MATHIER



(Photo Darbellay, Martigny)

*Ce qu'il y a de nouveau ce sont les herbes vertes
Mêlées aux herbes sèches
Les eaux troubles de la rivière, l'abricotier en fleurs
Les feuilles en cœur des lilas à peine dépliées
Le buisson prêt à fleurir dans les ruines sévères
et froides.*

*Ce qu'il y a d'ancien ce sont les pierres emmurées
Scellées par un mortier que les siècles ont durci
Ce qu'il y a d'ancien ce sont les efforts des hommes
Et le travail des hommes pour entasser toutes ces
pierres contre les hommes
Ce sont les cruautés des hommes et la Tour de
pierres
Faites à l'image de leur cœur.*

*Ce qu'il y a de nouveau, c'est une mouche bleue
sur une pierre chaude
Une abeille sauvage sur une douce fleur jaune
Un oiseau qui passe à travers une meurtrière bleue
Et un buisson fleuri dans la poudre moisie des
ruines*

*Ce qu'il y a d'ancien c'est une pierre du mur épais
que je regarde*

*Une pierre bleue et brillante
Comme les pierres de la montagne d'aujourd'hui
Ce qu'il y a d'ancien c'est ce matin de soleil
Où ce fut le travail d'un homme
De poser cette pierre sur son assise de mortier.*

*Pourquoi est-elle justement là ?
Et dans ce bon rayon de soleil
Je réponds :
C'est l'Espoir !*

*L'Espoir de cet homme de peine
De prendre son repos en une vie plus douce
L'Espoir de son Seigneur
De défendre sa gloire et ses richesses
Avec plus de puissance.*

*Et tous les deux sont aujourd'hui semblables
A la poudre moisie qui tombe chaque année
Des pierres effritées
L'histoire de leur cœur ne sera pas inscrite dans
les vieilles archives.*

*Ce qu'il y a de nouveau et d'ancien
C'est l'Espoir et le chant d'un oiseau là-haut sur
les créneaux.*

L'OUVRIER - PAYSAN

La pénétration des grandes industries en terre valaisanne ne date guère que d'une cinquantaine d'années. Réparties le long de la plaine du Rhône, elles se concentrent dans les localités de Monthey, Martigny, Sierre-Chippis, Gampel et Viège, utilisant la main-d'œuvre disponible de ces régions.

L'introduction de ces importantes usines ou fabriques a sensiblement modifié le régime économique du canton. En effet, bon nombre de petits paysans, lesquels forment



D'une activité à l'autre

la plus grande partie de notre population, sont devenus ouvriers industriels. Mais ils n'ont pas pour autant abandonné leur modeste exploitation agricole. La journée de huit heures par équipe leur permet de consacrer une partie du temps disponible à leur vocation première, aidés qu'ils sont la plupart du temps par leurs compagnes et les aînés de leurs familles.

La Valaisanne, on le sait, est laborieuse et débrouillarde. Elle met la main à tout. On la voit dès le début du printemps s'affairer au nettoyage des prés, aux labours et autres façons culturales des champs et des vignes. Elle fauche parfois aussi bien qu'un homme, s'occupe du troupeau et des soins aux récoltes en puissance et de leur rentrée.

A côté de ces besognes souvent pénibles, elle doit encore remplir ses devoirs de mère de famille, vouer son attention aux travaux ménagers. Sans une compagne de cette trempe, l'ouvrier d'usine ne serait pas à même de mener parallèlement sa tâche industrielle et l'exploitation de son petit domaine.

Femmes de chez nous, vous êtes tout simplement admirables par la contribution que vous apportez à la prospérité de votre foyer et vous donnez un magnifique exemple à vos compagnes de toute la Suisse !

• • •

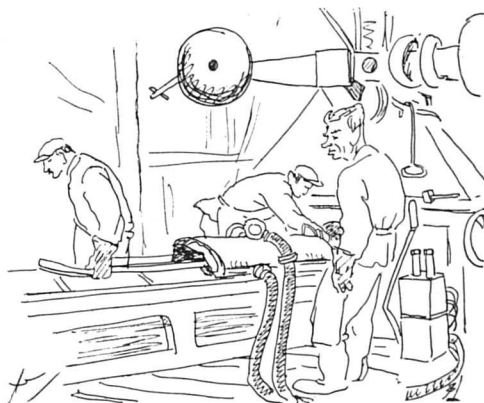
Comme bien l'on pense, le travail en usine est un appoint précieux pour nos campagnards. C'est, chaque quinzaine, un argent frais qui tombe dans l'escarcelle fami-

liale et permet de payer l'épicier et le boulanger en même temps que de remplacer les vêtements et chaussures usés et d'élargir, peut-être, le bout de vigne, de pré ou de jardin, sinon de rendre son chez soi plus confortable.

Il n'est plus besoin de compter uniquement sur la vente d'une pièce de bétail, de quelques brantées de vendange, des produits du verger ou du plantage pour faire face aux dépenses ménagères et, souvent aussi, aux exigences de la banque... On peut dire, sans exagération, que la présence des grandes industries en Valais a apporté plus d'aisance et de bien-être dans une multitude de familles de chez nous.

En soulignant la large part que nos femmes d'ouvriers prennent à la besogne de leurs maris, pères ou frères, on ne diminue en rien la qualité de l'effort continu et persévérant de ceux-ci. Car c'est bien eux qui supportent la grosse part de travail et de responsabilité. Leur ténacité et leur courage sont également dignes d'admiration.

Qui n'a pas eu parfois le cœur serré en voyant passer sur les routes convergeant vers les usines ces cars remplis d'ouvriers qui vont relever leurs camarades de l'équipe descendante ? Durant huit heures ou davantage, selon les horaires établis, ces hommes livreront leur intelligence et leurs forces aux diverses activités pour lesquelles ils ont été engagés. Puis, il reprendront, de jour ou de nuit, dans les véhicules qui ont amené les équipes montantes, le chemin de leurs bourgs, villages ou hameaux. Selon le temps et la saison, après s'être restaurés ou avoir pris quelque repos, ils se livreront aux besognes champêtres qui les sollicitent.



A l'usine

« Le cœur serré », bien sûr, parce qu'on pense à cette vie partagée entre le champ et l'usine, à cette perpétuelle alternance qui doit user prématurément bien des hommes.

Mais, la première impression pénible se tempère, lorsqu'on songe que, tout compte fait, la vie de nos ouvriers-paysans est encore préférable à l'existence de beaucoup d'ouvriers citadins qui n'ont pas, comme les nôtres, l'avant-

Propos sur le

NOMADISME

Tous les Valaisans de la montagne sont plus ou moins nomades. Le printemps venu, ils montent au « mayen » souvent très éloigné du village. Et la famille reste là-haut tout le mois de juin jusqu'à l'inalpe. Quelques-uns restent au village afin d'exécuter les travaux les plus pressants.

Le paysan valaisan a des demeures à tous les étages du coteau. En juillet, tout le monde est au village pour faire les foin. Après quoi l'on remonte au mayen, cette fois moins longtemps, pour rentrer les fourrages. En automne les troupeaux redescendent des alpages et la famille remonte au mayen une bonne partie du mois d'octobre. L'hiver venu, les vaches sont à l'étable. Mais une fois de plus on va au mayen avec le bétail pour consommer le fourrage engrangé en été. Ainsi tous les ans. On connaît ce rythme, indéfiniment le même et qui pourtant ne manque pas de variété et de nouveauté chaque année.

Ces déplacements sont généralisés. Ils sont bien entrés dans les habitudes et ils subsisteront aussi longtemps que les vallées des Alpes seront habitées.

Mais il y a des déplacements plus importants et c'est à ceux-là spécialement que l'on pense lorsque l'on parle de nomadisme.

Le nomadisme n'est nulle part mieux conservé que dans le val d'Anniviers. Pourtant, nous vivons des temps nouveaux. Des pages nombreuses de l'histoire ancienne sont tournées. Le nomadisme est en nette régression. Nous en étudierons les causes dans ces brefs propos.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de souligner l'importance qu'avaient ces déplacements, il y a trente, quarante et cinquante ans.

Durant la période allant du 15 février à la fin du mois, les villages se vidaient. A Grimentz, par exemple, vers 1890-1900, seule une vieille fille restait au village pendant le temps de carême. Quel isolement ! Quelle solitude !...

Chaque village de la vallée avait son école à Sierre. L'instituteur descendait, bien sûr, le curé également, et le village était livré à lui-même. Jusqu'en 1904, il n'y avait pas de route reliant Grimentz à Vissoie. Et les déplacements se faisaient en chars depuis Vissoie seulement. On assistait chaque année à une vraie émigration des temps antiques... Les bagages à prendre étaient nombreux et encombrants. Chaque famille possédait une remise ou dépôt à Vissoie. On faisait d'abord plusieurs voyages à bât jusqu'à la capitale de la vallée. On imagine le temps que cela devait prendre. Après quoi on pouvait songer au grand départ. Et quel départ...

Les mulets étaient chargés ; on mettait les enfants sur le bât ou dans les « besaces », comme le représentent encore certaines photos, ou bien on les portait sur le dos. Et gens et bêtes s'en allaient en longues files.

Les Anniviards emplissaient les quartiers de la ville de Sierre. Ce sont eux d'ailleurs qui ont peuplé cette localité. On voyait les femmes en costume dans les rues de la cité et l'on entendait le bon patois chantant...

Des fenêtres longtemps closes s'ouvraient. Des maisons qui avaient semblé mortes débordaient de vie.

Le village, là-haut, restait désert. On s'aperçut que des inconnus enfonçaient les portes et visitaient les caves. Au retour, on constatait que du vin manquait ou que le nom-

tage de vivre une partie de la journée sur leurs terres, où ils respirent un air vivifiant et s'adonnent à des occupations au plus haut point salubres, compensant partiellement les heures passées dans l'atmosphère comprimée de l'usine. C'est certainement là le bon côté du problème.

Du point de vue de l'exode rural qui inquiète si légitimement nos autorités fédérales, la solution ouvrier-paysan en est une qu'il faut retenir et favoriser. L'homme d'usine gagne à n'être pas totalement dépendant de celle-ci. D'autre part, le sol natal a une telle puissance de retenue ou d'attraction pour chacun de nos ouvriers « amphibie », peut-on dire, qu'elle empêche très souvent la rupture totale avec la glèbe.

Cette constatation n'empêche pas qu'on devrait tout de même s'ingénier à créer partout où c'est possible de petites et moyennes industries qui retiennent au pays ceux de ses enfants que le manque d'occasions de travail force à le quitter.

Des résultats encourageants sont déjà acquis dans cette voie, grâce à la Société de recherches économiques et



Sur la vigne

sociales, fondée et dirigée par M. le professeur Henri Roh. Il serait en tout cas souhaitable que les localités ou groupes de localités par trop éloignées des centres industriels importants bénéficient de l'activité de cette institution.

(Dessins de Wicky)

Alfred Delavy.

bre de fromages avait diminué. Il était nécessaire d'exercer une surveillance attentive. On para à cet inconvénient. Deux hommes montaient la garde vingt-quatre ou quarante-huit heures, après quoi ils étaient remplacés. Tous les hommes de la famille villageoise y passaient, chacun à leur tour. Ils faisaient des rondes dans le village, de jour et de nuit, le fusil chargé... A la guerre comme à la guerre... On ne doute pas qu'ils n'aient pas pris les affaires au sérieux, mais on dit que le temps de la garde n'étaient pas seulement consacré à la surveillance, mais aussi à la fête. Du fromage, du pain, de la viande, du vin... Heureux gardes !



Le remuage

(Photo Kettel, Genève)

Dans la plaine, on travaillait les vignes...

Et le printemps venu, les Anniviards remontaient. Ils s'arrêtaient d'abord à Vissoie où ils avaient des propriétés. Ils fumaient les prés et ensemençaient les champs. Puis ils allaient plus haut. Le printemps avait paré les prés de verdure. A Saint-Jean, le moment était venu de semer. Puis on remontait à Grimentz enfin, que l'hiver avait quitté.

L'on se souvient que des élèves de Grimentz venaient à l'école de leur village depuis Saint-Jean qu'ils habitaient un mois durant au printemps.

En été, on descendait faire les foins à Vissoie. Puis on remontait le coteau. A Saint-Jean, le moment était venu de faucher. Quelques jours après, à Grimentz, les foins étaient prêts.

Ainsi tous les ans. Ainsi des vies entières. Après, on allait au mayen. Et puis, la vigne attendait des soins, là-bas, dans la plaine. Les Anniviards étaient perpétuellement en voyage.

Plus tard, le nomadisme diminua d'ampleur. On créa un bureau de poste à Grimentz. Il est vrai qu'au début, le facteur postal se trouvait presque seul à Grimentz pendant le temps de carême. Le triage de la poste se faisait à Vissoie et toute la correspondance — assez minime j'imagine — était renvoyée dans la plaine.

Deux ou trois familles restèrent. Quelques élèves eurent d'assez longues vacances en plein hiver, puisqu'il n'y avait pas d'école au village. Heureux temps, pensaient-ils peut-être...

Il y eut par la suite plus d'occasions de travail au village. Des familles ne descendirent plus. L'instituteur resta au village. Le temps des gardes ne fut plus qu'un

souvenir. A l'heure qu'il est des familles descendent encore. Mais Saint-Luc est le seul village qui a encore son école à Muraz et une école assez nombreuse. Il suffit d'une autre école unique pour rassembler les enfants de toutes les familles des autres villages qui font encore les déplacements.

Il n'est pas malaisé d'établir les causes de cette régression. Tout d'abord, il faut bien se dire que tous ces déplacements occasionnaient de grandes pertes de temps. Ça allait bien encore à une époque où pour reprendre l'expression du poète Péguy, « on ne gagnait rien, on ne dépensait rien, et on vivait heureux... »

Autres temps, autres conditions de vie.

On sait que les vignes, par exemple, demandent des soins plus importants de nos jours. Et beaucoup ont préféré vendre les parcelles qu'ils avaient, se rendant compte qu'habitant les fonds des vallées, on ne pouvait plus les soigner convenablement.

A la perte de temps, il faut ajouter la cherté des transports, entendu qu'on ne fait plus la route à pied comme dans le temps.

On a assisté pendant cette dernière décade à un afflux de la population des vallées vers la plaine. Les jeunes ménages surtout sont « descendus à la ville ». L'usine de Chippis a attiré à elle seule une bonne partie de la population. Et lors des partages, ceux qui habitent la plaine ont plutôt hérité les vignes et les prés de la plaine. C'est là qu'il faut voir la grande cause de la régression du nomadisme.

Et pourtant, il est loin d'avoir disparu.

« En carême... » disent les gens avec le sourire. « En carême... » c'est-à-dire « quand nous descendrons à Sierre... ». Malgré tous les inconvénients que ces nombreux déplacements présentent, on y tient encore. Et on y tient ferme. Les mères de famille se plaignent parfois du temps qu'il faut pour mener à bien tous les préparatifs. Des provisions pour un mois ou plus, des habits pour tous les enfants. Elles doivent bien compter le nombre de paires de bas nécessaires et calculer... Calculs quelque peu ennuyeux peut-être. Mais on est tant habitué à ces choses. En carême... Si on ne descendait plus, quelque chose manquerait dans la vie.

Les personnes âgées surtout y tiennent. Elles ne veulent pas facilement changer de coutumes. Ah ! les vieux !... enracinés à leurs vieilles coutumes... On descendait en char. Maintenant, on descend en camion. Mais les vieux préfèrent la route longue... et le mulet... et le char... Pour ceux qui ont toujours fait des déplacements, rester au village dans la solitude serait certainement mourir.

Il n'y a pas longtemps, on me citait le cas de cette brave femme de Saint-Jean, âgée de 89 ans et qui pour tout l'or du monde n'aurait pas consenti à rester au village « en carême » pendant que les autres étaient « en bas ».

Une année, elle était descendue avec la poste et la pauvre avait perdu connaissance. L'année suivante, on l'amena de Saint-Jean à Sierre en voiture. Le même incident se produisit. Si bien que cette année, elle affirmait :

— Je veux descendre avec le mulet...

Je pense bien qu'elle l'a fait.

« Comme ça, on comprend », a-t-elle dû se dire.

Temps anciens, temps nouveaux...

Et dans les temps nouveaux, il est des personnes qui sont attachées aux temps anciens par toutes les fibres de leur être... Dans le passé, elles ont des racines profondes...

Dans la vallée d'Anniviars, le nomadisme est encore bien vivant. Plutôt que de considérer ses réels inconvénients, les habitants continuent les traditions chères du passé pour lequel ils ont un respect presque sacré.

Candide Moix.

ALBERT NYFELER

peintre
du Lötschental



Le peintre devant son autoportrait (Photo C. Curiger)

Le Lötschental, en hiver, retrouve son archaïsme ; les demeures se sont repliées sous la couverture de neige ; on vit de sa propre vie, maître chez soi. Les femmes prient et tissent les toiles rayées, les tapis de laine multicolore. Dans chaque ménage des quatre villages de la vallée, la besogne est uniforme, sauf chez Albert Nyfeler, le peintre qui y a élu domicile voilà bientôt un demi-siècle...

A le voir si vif et déléuré, d'une démarche alerte et ferme, on a de la peine à ajouter foi à son état civil qui dévoile 70 ans. Quand il marche à vos côtés, il est d'un pied plus en avant, son œil aiguise capte votre regard, le fait converger vers ce qu'il propose à votre observation. D'un geste englobant, il limite le sujet qu'il analyse par la masse, les contours, les plans, négligeant les menus détails qu'il voit cependant, car rien ne lui échappe.

Ainsi sa peinture... Bien qu'elle ait évolué qu'elle soit devenue avec le temps plus plastique, bien qu'elle se

soit vivifiée dans les couleurs, elle est demeurée probe : les sujets toujours simples, l'effort porté sur l'ensemble harmonieux.

Né en 1883, à Lünisberg dans l'Oberaargau bernois, le petit Albert passa son enfance dans la ferme paternelle blottie dans un de ces vallonnets arborisés, cernés de forêts de sapin presque plantés au cordeau...

Une promenade scolaire au village paroissial réservait au garçonnet la première impression esthétique : l'éclat d'un vitrail représentant Saint-Théodule fut pour lui l'initiation au *beau*. Une course dans l'Oberland avec un parent lui révéla la grandeur imposante de l'Alpe. De ces deux profondes impressions sortit le rêve : « Je serai peintre ».

Un apprentissage sérieux chez son frère aîné Fritz, peintre et sculpteur à Langental, le mit sur le chemin de la vie. Ayant fait son « tour de France » sur la Riviéra lémanique, il s'en vint, en 1906, de Vevey à Monthey pour

répondre à l'invitation du peintre Henri Campitelli qui assumait la décoration de l'église de Kippel. Le jeune Albert s'enthousiasme à l'idée de mettre en pratique l'enseignement reçu pendant trois ans à l'école de dessin du maître Bützberg, et cela sur les voûtes d'une des belles églises valaisannes.

Chargé de pinceaux, de couleurs et godets, seul, il se rend à Gampel, remonte le cours impétueux de la Lonza sauvage. Plus il pénètre dans la gorge, plus les flancs se resserrent ; sur la pente, les sapins ne trouvent place qu'un au-dessus de l'autre. Notre Albert n'a jamais vu pareille extravagance de la nature. Les lignes douces de l'Emmental et les vallonnements de l'Oberland sont ce qu'il savait de la montagne ; ces décors l'avaient enchanté. Ici, le torrent en sursauts précipités dans l'étranglement des monts bouleverse ses conceptions de l'Alpe. Et, comment imaginer un village dans pareille vallée ? Il y a pourtant, là-haut, une église -u'il doit enjoliver.



Les lavandières

A la troisième heure de grimpée, le chemin passe en tunnels tant la gorge est étriquée. Près d'une entrée, une immense pierre est fichée debout en sentinelle. L'idée d'un menhir ou d'un totem vient naturellement à un esprit imaginaire ; elle n'est pas pour rassurer notre voyageur. Débouchant de la seconde galerie, un paysan et sa fillette sont les premiers humains rencontrés depuis la plaine. Le « Grüss

rève. L'amabilité des gens, leur parler chantant qui a pour lui un air de famille, l'envoient et le décident à rester là.

A l'époque où Nyfeler aborda au Lötschental, on y vivait, plus qu'aujourd'hui encore, dans l'isolement, ignorant le monde, inconnu du monde. Seuls, quelques rares chercheurs : un artiste, Raphaël Ritz ; un savant, Fellenberg ; un écrivain, Daniel Baud-

Suisse, projetant sur les écrans les beaux paysages du Lötschental, commentant ses beautés, divulguant ses coutumes. Tous deux glorifient leur patrie : Lötschen.

Nyfeler est un grand travailleur, un « bucheur » ; en maître il met la main à tout, il s'est construit un très beau chalet à Kippel en 1921, deux ans plus tard un autre sur la Lauchernalp, à 2100 mètres. C'est ici qu'il brosse ses beaux panoramas alpestres, c'est ici aussi qu'il passe des journées radieuses avec ses amis skieurs avides de grandes étendues. Depuis cet alpage, on gagne facilement le Lötschenpass, sujet de nombreuses toiles de l'artiste. Certaines sont particulièrement éloquentes, où le sol crevassé du col en dos d'âne offre l'aspect d'une terre arctique ; la croix de bois qui désigne le passage se profile sur la chaîne des Mischabel derrière le colosse « Bietschhorn ».

L'espace pictural de Nyfeler n'est pas limité entre La Lötschenlücke et le Faldum, L'oberland, l'Emmental avec les verts-lumière de leurs vallons tranchent avec les ocres qu'il a rapportés de la Toscane où l'artiste vécut une année. Les flots bleus de Capri n'ont point dérouté sa palette riche, chaude, sensible à l'harmonie, émotive.

Un récent séjour de Nyfeler à Evolène a doté sa collection de contre-jours devant la Dent-Blanche, d'une facture nouvelle, plus ample, plus contrastée, et aussi des perspectives le long de la Borgne s'éloignant vers la vallée du Rhône rougie par le soleil d'automne.

Au fond de son atelier si ordonné, aéré de lumière et d'intelligence, un portrait entre beaucoup retient l'attention : celui de son frère, traité magistralement dans la technique propre à l'aquarelle.

Dans ses auto-portraits, ce pince-sans-rire se fait pensif, sombre, voire farouche. Mais il est l'amabilité même.

Ses dernières œuvres n'ont encore figuré à aucune exposition. Ce sera, nous fait espérer l'artiste, pour l'automne prochain, à Sion. Comme celle de Zurich l'été passé, la manifestation séduisante confirmera la consécration du talent d'Albert Nyfeler, grand peintre de chez nous.

Conrad Curiger.



Jeune fille du Lötschental

Gott » du père et le « Tag wohl » de la petite délivrent le jeune homme de l'anxiété. Sa gorge se desserte lorsqu'il apprend du montagnard que le village n'est plus éloigné.

La vallée maintenant élargie s'étale jusqu'aux glaciers rosés par le soir. Le clocher aigu de l'église dédiée à Saint-Martin pointe comme une mire dans le « guidon » de la Lötschenlücke et la cloche appelle en ce moment les dévots au chapelet quotidien. Demain déjà, Albert Nyfeler se mettra à l'ouvrage, peindra au maître-autel un saint Théodule, se rappelant celui du vitrail qui avait tant impressionné son enfance.

La forte impression que lui fit l'accès au Lötschental, puis, la bienveillance dont il bénéficia auprès du desservant de la paroisse, le Rd curé Werlen, ont marqué dans la vie de Nyfeler un tournant décisif. « Si je pouvais faire ici mon existence » devint son

Bovy l'avaient surpris dans sa cachette, hermétique en hiver, accueillante en été. Ce petit pays, capable de vivre de sa propre vie, sans recours à l'extérieur, fait preuve d'une noblesse qui en imposa au jeune peintre. Pour lui, l'acclimatation fut une épreuve de complaisance : on avait besoin de lui pour les décors de théâtre en plein air à Wiler, à Ferden, à Kippel. Quelle belle commande ! broser ici les scéneries pour *Guillaume Tell* et là celles de *Macbeth*.

Les oratoires au bord du chemin s'embellissent de Vierge, de Pieta dues à son pinceau. Ce fut le travail des premiers six mois.

Aujourd'hui, après quarante-huit années passées là-haut l'artiste y est indispensable ; il est apprécié des gens de la vallée presque à l'égal de M. le Prieur Siegen qui en est le chef religieux. L'entente parfaite entre eux concrétise l'âme du pays sur lequel ils veillent. Tous deux parcourent la



LA GRANDE MISÈRE

de nos *fontaines*

De bois ou de granit, elles chantaient au centre du village. De bois, taillées dans une épaisse poutre de mélèze ou faites de pièces assemblées ; de granit, creusées dans la masse ronde, elles semblaient devoir durer jusqu'à la consommation des siècles.

Souvent, deux, trois bassins se suivaient : l'eau tombait dans le premier, jaillissant de la bouche d'un dragon ou simplement rendue à la liberté par le tuyau évasé ; elle tombait, soulevait une légère poussière d'écume, s'apaisait, mirait le ciel dans sa transparence.

Les troupeaux venaient boire, au passage, quand ils rentraient des prairies ou, l'hiver, à l'heure des abreuvoirs. Les petits veaux n'en finissaient pas de se désaltérer. Les mulets prenaient un peu de répit en se rafraîchissant les narines poussiéreuses. Les chèvres faisaient des manières, menaient les jeux charmants de leur coquetterie avant de boire tout à fait. Il y avait aussi, aux heures calmes, les dimanches, pendant la messe, les petits oiseaux. Ils se penchent, trempent le bec, se redressent, allongent le cou, se penchent de nouveau. L'eau attirait là toutes les soifs. A certaines heures, il fallait attendre et chacun recevait sa ration à son tour.

On voyait aussi, les matins d'hiver, des écoliers qui se lavaient à la fontaine. Le maître disait : —

Montrez les mains... Il retroussait un peu les manches, regardait le cou... — Va te laver ! les filles riaient aux fenêtres, se moquaient des garçons sales et brusquement se retiraient pour ne pas être éclaboussées.

De ce premier bassin, l'eau tombait dans le suivant, plus vaste, souvent, où les lessiveuses venaient laver leur linge et le linge du prochain. Celui-ci était couvert afin que les confidences des femmes ne fussent pas troublées par l'averse ou par la rigueur du soleil. Elles arrivaient avec des grandes seilles remplies de chemises, de drap, de chaussettes trempées dans l'eau chaude ; elles

Vieille fontaine à Verbier

(Photo Kettel, Genève)



lavaient, elles rinçaient, elles tordaient de gros cigares de toile en s'aidant les unes les autres. Elles avaient des mains rouges de froid, l'hiver, et gercées ; mais on entendait de grands rires et elles parlaient, elles parlaient...

Il était défendu de laver le linge dans le premier bassin : les bêtes ne se risquaient point à boire dans le second qui ne sentait pas toujours la rose ni la violette.

L'eau chantait au milieu du village, tombait dans des bassins de mélèze ou de granit, et toute la vie rustique allait son train au rythme de la fontaine.

Et maintenant, regardez bien : il n'y a plus de beaux bassins de mélèze ; on a détruit les bassins de granit. Comme on a toujours besoin de l'eau pour le bétail, on a remplacé la magnifique fontaine par une caisse de béton ; une colonne de béton protège la conduite et toute la poésie du même coup s'est évanouie.



C'est que la fontaine de bois était chez elle entre les chalets de bois ; et le granit était chez lui entre les maisons mi-partie pierre. L'un et l'autre répondaient aux besoins des hommes. Cette misérable caisse sale qui les a remplacés, on ne sait d'où elle vient ; ses formes sont d'une banalité triste ; sa matière est insensible et morte. Le village a perdu l'un de ses plus sûrs attraits.

On n'a plus guère besoin, et c'est tant mieux, du bassin à lessive. L'eau coule maintenant à l'intérieur des maisons. On achète même des machines



Fontaine nouvelle à Chamoson, fidèle à l'esprit du passé

(Photo Meylan, Genève)

à laver. Mais il faut garder la présence vivante de l'eau sur la placette, maintenir sa musique et sa fraîcheur. Seulement, il faut rendre à nos fontaines leur dignité ancienne.

Il faut leur redonner des formes traditionnelles, les construire de pierre ou de bois. Il faut qu'elles aient une robe de chez nous si nous voulons qu'elles retrouvent la grâce qu'elles ont perdue.

Tant de nos fontaines sont tombées dans une si grande misère qu'il est temps de venir à leur secours !

Maurice Samois

QUAND L'OURS HANTAIT LE VALAIS

I

Si le dernier loup fut tué au milieu du XX^e siècle, il faut remonter cent ans en arrière pour situer pareil fait au sujet de l'ours. C'est, en effet, en 1851 que l'ultime exemplaire de ce sympathique plantigrade a été occis au-dessus de Vouvry.

Tout le massif du Grammont présente les caractéristiques de la classique oursière : absence de lieux habités par l'homme sur une aire considérable, forêts solitaires, abondance d'endroits où croissent les baies, fruits de prédilection de l'ours, nombreux cours d'eau et lacs où la pêche apportait à maître Martin une provende complémentaire pour les jours maigres.

La région du lac de Tanay est le site typique convenant à un animal de ce genre.

Aussi trouvons-nous à sa proximité immédiate la *Pierre à l'ours*, autrefois passage scabreux sur le chemin des Evouettes ou du Bouveret. Aujourd'hui le nouveau tracé du sentier évite la dite pierre.

Dans la région du Bas-Valais, nombreuses sont les appellations dérivant du latin *ursaria*, devenu en vieux français *orsière* : tanière à l'ours. On en a fait *oursière*, mot peu usité de nos jours pour le simple motif qu'il n'existe guère en Europe occidentale et pas du tout en Suisse, de « lieu hanté par un ours », comme le précise le *Larousse* pour expliquer la signification de ce substantif féminin. En revanche, chacun connaît peu ou prou le sens du terme *ourserie* !

Des humains, c'est-à-dire des gens se disant tels, sont trop souvent auteurs d'ourseries. Il s'agit de ces gestes et de ces actes déplorables que les animaux mêmes sont incapables d'accomplir, sauf provocation formelle de la part d'autrui. On méprise l'ours en donnant son nom à l'homme lourdaut et obtus d'esprit.

Au-dessus de Vionnaz, voici tout d'abord l'alpe d'*Orsin*, pâturage désigné autrefois par les termes *montem ursinum* : mont de l'ours. Près de Vérossaz, nous trouvons la locution *Es Orseys*, orthographiée parfois *Es Orsays*. Il y a lieu de noter la similitude de ce nom avec *En Orsay* dans la région du Chamossaire (Vd).

Le toponyme classique, prototype du genre, est fourni par la commune d'*Orsières*, dans l'Entremont, qui s'est écrit successivement : au X^e siècle, *Ursaria*, pour devenir



Patte d'ours clouée sur une porte de grange à Saint-Nicolas. L'animal fut tué par le chasseur Pollinger à l'alpe de Jungen sur Saint-Nicolas.

(Photo E. Gos, Lausanne)

Urseri et *Orseres* au XII^e et, enfin, *Orsière* dès 1224. Studer, plus précis encore, fait dériver ce nom d'*Ursariis*, station de chasseurs d'ours. Près de cette localité, on relève la *Porte à l'Ors* et de *Grepillon de l'Ors*.



Le lac Tanay

(Photo R.-E. Chappalaz, Lausanne)

Parmi les pâturages dont le nom provient d'une même origine, citons l'*Oursine*, au territoire de Fully (orthographiée aussi *Lousine*), sise dans une gorge entre le Grand Chavalard et la Grande-Garde.

C'est le seul toponyme de son genre débutant par *ours*, contenu dans le dictionnaire géographique de la Suisse. Cet ouvrage, remarquable à de nombreux égards, présente toutefois de graves et multiples lacunes. Dans le cas particulier, il indique : Voir *Lousine*. Or, si vous cherchez ce dernier terme, vous constaterez qu'il a été omis à l'endroit qu'il devrait occuper. En revanche, H. Jaccard, dans son « Essai de toponymie », le mentionne en précisant qu'il s'agit d'une *comba ursina*, combe des ours.

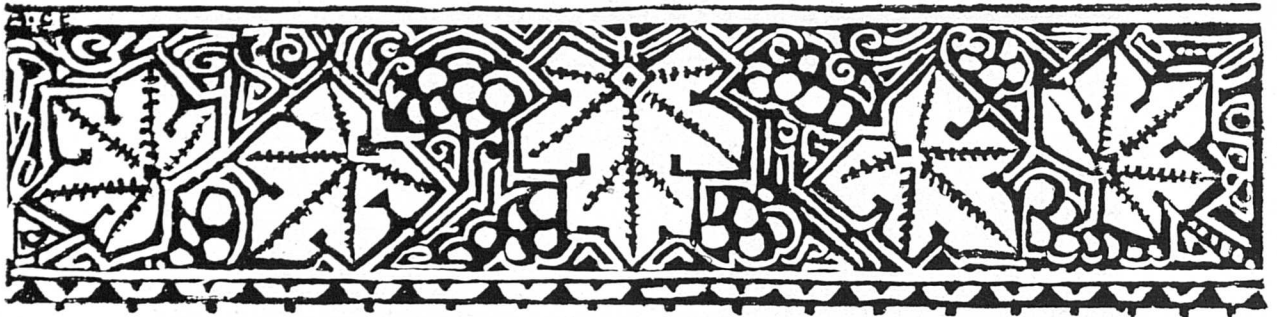
Avant de quitter cette contrée du Bas-Valais, qu'il nous soit permis de signaler dans sa région frontrière l'existence de *Vallorcine*, première station française sur les voies de communications entre Martigny et Chamonix. Ce nom qui, non sans raison, s'orthographiait antérieurement *Valorzine*, s'appliquait non seulement au village proprement dit, mais plutôt à la vallée arrosée par le Bérard ou Eau Noire, vallée dénommée La Valorzine. Un grand voyageur du XVIII^e siècle, M. J.C. Ebel, la décrit comme il suit dans son célèbre *Manuel du voyageur en Suisse* : La Valorzine offre une grande variété de scènes romantiques et sauvages, au milieu desquelles une nature plus douce se plaît à forcer

quelques tableaux gracieux ; on y voit de toutes parts des sites pittoresques, des cascades et des rochers d'un aspect affreux (sic).

Sur la rive gauche de la Dixence, au-dessus des forêts entrecoupées de ravins qui dominent le Mayen de Frettaz, citons une curieuse transformation de nom d'un des mayens de Sion. C'est celle qui a abouti à celui de l'actuel *Praz du Sex*, après avoir été le *Prax au Sex*, à son tour fausse transcription de nos patois *Praz Odin*. Or, ce pré s'appelait *Prato Ursin*, forme équivalente de *Pratum Ursi*, soit *Pré de l'ours*.

Si nous abordons le Valais central, nous découvrons à Grimsuat *Orseres* que cite déjà un document de 1267. Puis, dans le district d'Hérens, commune d'Hérémente, nous trouvons dans un vallon compris entre les contreforts du Métailler et ceux du Bec de la Montan l'alpe d'*Orsera*.

Sylvain.



Vignettes

par André Closuit

Histoire, long tissu d'épreuves
Et de combats, disent les tours
De ce pays qu'enlace un fleuve
Dont va s'éternisant le cours.

Ainsi le fleuve, vive artère,
Enfle son trait aventureux
Des mille veines d'une terre
Que sont ruisseaux, torrents verveux.

Trait soulignant les hautes vignes
Qu'étagent, bordent les murets
Pour qu'y mûrissent Dôle, Amigne,
Fendant mordu d'un feu secret.

Que selon l'ordre millénaire,
Le berger garde son troupeau
Et le hameau son caractère
Sur les pans verts sillonnés d'eaux.

Pays des pauvres cimetières
Où les croix penchent sur leur pied
Et les corps mêlent leur poussière
Sous le front blême du glacier.

Lorsque le val est en prière,
Dans le branle des carillons,
Roule un feu d'allégresse fière
Des grands clochers aux clochetons.

Partout ce sont morceaux d'estampe :
Treille tortue assaille un mur,
Vitre rougit d'un feu de lampe
Et glacier mord son coin d'azur.

Le saint de bois trône en sa niche.
Qu'attend-il là, ce doux patron ?
Un ciergè donc, offrande chiche,
Des vœux encor, une oraison.

Meuble l'écu de l'armoirie
Donjon qui broche sur le bourg,
Se veut gargouille ou bien soierie
Dragon qui crache, ondule, court.

Terre des cols et des hospices.
Le pèlerin, bercé d'espoir,
Invoquant d'un saint les auspices,
Parti matin, arrive au soir.

Cols, hauts points d'une trajectoire
Pour ceux qui priront les chemins
De la Légende ou de l'Histoire,
Soldats, marchands et pèlerins.

Car ce pays, où qu'il s'étende,
Joint le sévère au familier,
Lieux où l'Histoire et la Légende
Ont fait un pacte d'amitié.

Si l'on domine grand espace,
A l'ouvrage ne faut surseoir,
Sur le champ maigre on se surpasse,
Que germe grain pour son pain noir.

Qui dut se gagner ses franchises,
Toujours en butte aux éléments,
Sut conjurer mille traîtrises,
Scellant entr'aide d'un serment.

Siècle après siècle, solidaire,
On s'arcbouta de tout côté
Dans le hameau de bois, de pierre,
Groupe compact, communauté.

Sous les déserts de roc, de glace,
En sa rude félicité,
Vit se tremper l'ardente race
Ses marques d'authenticité.

Qu'après du neuf dure l'antique,
Vieux costumes drapent les corps,
Peuple vénère les reliques
Ralliant aux vivants les morts.

Terre qui donne force au fleuve,
Accent éternel à son cours,
Dense chronique de l'épreuve,
Des lents espoirs au pied des tours.



LA NEIGE ET LES FLEURS

Comme au Chili, en Sicile, au Japon, le Valais possède en avril ce miracle d'une pureté et d'une joie inouïes : la montagne de neige proche où se profilent les branches des arbres en fleurs. Oh ! je sais bien qu'on en a beaucoup parlé, qu'on l'a photographié, utilisé... Il demeure néanmoins d'une fraîcheur qui apaise, au printemps, cette petite soif d'absolu pas encore tout à fait morte au cœur des hommes.

Bien que le Mont-Catogne ressemble au Foudji-Yama lorsqu'on entre dans la vallée du Rhône par la route, il n'existe pas ici des populations entières qui déménagent uniquement pour aller contempler les cerisiers en fleurs. Cela se faisait au Japon. Là-bas, on plantait des arbres pour les fleurs, ici on les plante pour les fruits. La corolle blanche ou rose est déjà, dans l'esprit de celui qui la regarde, un abricot ou une pêche, les plus veloutés possibles et les plus gros. Pour eux, on se bat contre le froid, contre les maladies, à l'aide de feux allumés dans la nuit, de couvertures, de chauffettes et de poisons mortels. Pour eux on ira jusqu'à construire des barricades..

Mais il existe au milieu de cette lutte une accalmie. Je l'ai savourée certains jours d'avril, assise sur notre terrasse de Fully. Tout autour s'étendent les vignes, mais contre le mur et s'élevant plus haut que lui les pêchers en fleurs cernent la maison. C'est un brasier de douceur. En mars déjà, nous en épiâmes les minuscules éclatements. Les branches protégées par la pierre sont les premières à fleurir, on peut voir le bourgeon se gonfler, puis un pétale s'ouvre comme un éventail ; une heure plus tard, le suivant, puis un autre encore. Il y a un arrêt, la nuit. Mais le lendemain, la corolle entière est là, parfaite, dans l'air léger. Et c'est le bourdonnement d'une abeille, troublé par le bourdonnement mécanique des moteurs qui fendent la terre entre les ceps. Le parfum aussi en est troublé, mais qu'importe, il est quelques minutes paisibles où le temps ne compte plus, ni l'argent. Je grignote une grappe de raisin encore juteuse, glauque un peu, ridée à peine, qui a passé tout l'hiver sus-



pendue au grenier. « Tiens, une nouvelle fleur de pêcher s'est ouverte ! »

Jour après jour, les fines branches s'ornent et nous entourent d'une muraille magique, d'une lumière rose, et je la contemple, toujours assise sur les marches, la tête levée un peu. Le bout des branches atteint le ciel, griffe les jolis petits vampires d'argent de l'aérodrome de Sion, dépasse les plus hautes montagnes d'un blanc de plâtre, le Mont-Catogne, le Mont-Chauve.

— Décor héroïque ! s'écria un jour un admirateur du Valais, étendant les bras comme deux ailes de chocard.

Mais je haussais les épaules :

— Ne nous en vantons pas trop !

Et voilà, je suis la première à le faire.

S. Corinna Bille

LA NEUVAINNE

Nouvelle inédite de Claude Valère



Geneviève Fardel, de Botyre, poussa en silence la porte de l'humble chapelle rustique. Elle se trouva seule. Comme chaque fois, ce saint lieu, où flotte comme une présence invisible, un doux mysticisme, la saisit. Elle prit place à l'un des vieux bancs de chêne, s'agenouilla, récita avec dévotion les prières prescrites pour une neuvaine, sa tête de jolie Ayentoise baissée sur le missel suranné. Elle alla même au-delà des prières obligatoires, serrée par ce quelque chose de grand, de saint, qui, entre ces vieux murs décrépis aux naïves peintures, force la méditation et l'oraison ; serrée surtout par cette promesse, ces vœux sacrés qui, depuis des semaines, la conduisent chaque mardi vers cette chapelle. Enfin à quatre heures elle sortit dans un après-midi clair, fut éblouie un instant, car la transition est brusque entre le clair-obscur mystérieux de la petite église et la lumière du jour. Elle partit sur le chemin de Botyre. Elle marchait dans le halo invisible d'une vie à peine passée et qui se prolongerait toujours jusque dans le présent.

Huit mois avant, en mars, au-dessus d'Uvrier et de la plaine rhodanienne, des paysans piochaient la vigne ; des filles fortes de Signièse et de Botyre portaient dans les lourdes hottes d'osier la « repelletée » au sommet des parcelles. Il faisait déjà doux sur le coteau ; les vignerons piochaient, fumaient, buvaient de temps à autre aux barillets ataviques le vin de la terre des autres ; les filles jacassaient en marchant entre les ceps nus ; depuis neuf heures un soleil de renouveau riait sur les vignes, et dans l'euphorie vigneuse le travail paraissait léger.

Léger à Geneviève Fardel sans doute. La tâche se perd dans les doigts de ceux qui aiment. Elle n'a qu'à tourner un peu la tête pour voir Jean Devanthéry, son aimé, brandir haut la pioche, se courber, rire, plaisanter en ajustant les échelas dans la lignée impeccable et noire. Elle n'y manquait pas d'ailleurs, lui souriait, badinait, l'agaçait gentiment, venait avec le barillet ou le paquet de « bleu » quand il avait envie de boire ou de fumer une pipe dans le matin.

Cela durait entre eux depuis l'autre vendange ; cela avait débuté par un grappillon oublié, par hasard ou volontairement, elle ne sait ; cela avait valu, selon la vieille coutume vigneronne, un baiser au galant brantier Jean Devanthéry,

et à Geneviève une bouche virile et un brin âcre pressée sur ses lèvres. Elle se souvient : un clair jour de vendange où la poésie semble sortir des vieux livres de famille pour se mêler, sur le coteau et dans la plaine où se hâte l'antique char à fuste, aux gens, aux choses, aux bêtes. A un moment, elle lui avait souri, lui avait dit : « J'aime beaucoup les vendanges, Jean », et elle se souvenait quelle drôle et chaude intonation il avait mise sur le verbe en reprenant : « *Tu aimes* les vendanges, Geneviève ? » Ce fut dans la bonne odeur d'une vieille guérite vigneronne où des générations déjà d'hommes frustes, de femmes simples étaient venus jacasser, boire, dormir pendant les lourdes chaleurs de midi, aimer peut-être. A ce même moment, en bas sur la route internationale du Simplon, des autos, des gens affairés fuyaient éperdument dans le siècle...

Après les vendanges, et durant les mois d'hiver, les travaux des vignes étant presque exclusivement affaire des hommes, ils n'avaient connus que de rares et fortuites rencontres. Mais l'image du grand brantier d'Uvrier n'avait cessé de courir dans la pensée de l'attachante paysanne de Botyre, et le brantier, durant les fumures d'automne et pendant les défoncements d'hiver, avait parlé ici et là du baiser volé en octobre. Enfin, dès mars, les saisons vigneronnes ayant renoué partout sur la terrasse de Signièse, et sur le coteau, ils s'étaient retrouvés sur les parcelles.

Ils avaient pioché, badiné, ébourgeonné, jacassé côte à côte : les jours neufs de mars, les calembredaines d'avril, les après-midi déjà chauds de mai. Les autres, sur la vigne, ne devinaient pas encore l'idylle vigneronne qui se tramait et s'échauffait au baromètre du printemps ; il est naturel que l'on badine entre filles et garçons sur les vignes ; le temps se hâte ainsi plus facile.

Quelquefois, comme par hasard, ils se trouvaient seuls un instant dans la vieille guérite. Quelquefois, en mars : assez souvent en avril ; à fin mai, les voisins échangeaient des regards et surent qu'entre eux flottait le verbe aimer. Dans la vieille guérite, où naguère Geneviève avait dit : « J'aime beaucoup les vendanges, » Jean ne disait pas : « Je t'aime, Geneviève » mais il prenait frauduleusement sa tête, écrasait son visage tanné par les saisons vigneuses sur ses lèvres et se taisait.

Quelle euphorie naïve cela mettait entre eux ! quelle âme

cela prêtait aux journées, aux choses, aux paroles les plus quotidiennes ! La dure tâche des vignes, en ces jours, était-elle tâche pour eux ? Ils venaient le matin, elle de Botyre avec ses compagnes, lui montait d'Uvrier dans le matin odorant, léger et sachant que là-haut l'attendait une raison de se courber sur l'aride terre. La semaine, ils attendaient le dimanche, les dimanches les jours de la semaine où ils ne pouvaient danser c'est vrai, mais où à chaque instant ils respiraient le même air intime et pur du coteau.

Juin fut long pour eux ; ils effeuillèrent quelques jours ensemble, puis Jean fut détaché aux travaux d'arrosage ; il montait très matin jusqu'au bisse prendre le bulletin d'eau, travaillait loin d'elle et tout le jour s'ennuyait. Un mois plus tard, la deuxième effeuille les réunit à nouveau ; ils s'égarèrent souvent alors vers la guérite accueillante ; était-ce seulement à cause de l'affreuse chaleur ?

Geneviève Fardel allait sur le chemin de Botyre. Elle marchait sur la route toujours plus étroite de son souvenir.

Vint l'aoûtage vigneron. L'on attachait pour la troisième fois les sarments exubérants dans les vignes de Signièse ; un homme coupait devant les femmes courbées les bouts de vigne qui voulaient forcer l'infini ; les autres, en bas, au pied du coteau, traitaient contre le mildiou et la cochylis. Les lourdes pompes à pression écrasaient leurs reins ; de grosses lunettes à soufre préservaient leurs yeux ; les relents nicotieux les précédaient, les poursuivaient dans les lignes. Le jour brûle la nuque des sulfateurs.

Elle marche maintenant très lentement sur la route.

Jean Devanthéry traite les ceps feuillus et attaqués avec l'habileté de l'habitude. Il peine ainsi sans arrêt depuis six heures du matin, et quand il a fini, il s'en va vers la guérite, assoiffé sans doute, ou désireux de fumer un instant sa pipe à l'abri de la chaleur et des relents.

Il pose maintenant sa lourde pompe à pression centrifuge sur l'escalier ; se courbe un peu pour passer la porte basse. Dehors le soleil allume des feux, et il est heureux d'essuyer son front transpirant. Ah ! voilà le litre des ouvriers ! Buons, Jean.

Il saisit, sans voir, il est encore sous le coup de la chaleur et du travail, boit d'une traite et tombe à l'instant même à la renverse, sur les quelques fascines pourries et entassées où il s'était assis.

Jean ! Jean ! Il ne saura jamais qu'il s'est trompé de bouteille, qu'il a confondu le vin de la vigne pour laquelle il a travaillé toute sa vie, avec le terrible breuvage nicotieux. Qui l'a mise là ?

Oh ! elle sait bien que ce n'est pas le Dieu qu'elle va maintenant invoquer chaque mardi à cette chapelle, il ne pourrait être si cynique ce Dieu qu'elle priait déjà toute fillette dans la vieille église... Qui l'a mise là ? Qu'allait chercher la mort dans cette vieille guérite, que lui avait-

elle fait ? et Jean, que lui avait-il fait ? Jean ! Jean ! La mort a coupé sa pensée d'un seul coup, comme il a coupé lui-même l'autre semaine encore, les bouts de sarments trop vite poussés.

— Ah ! Geneviève Fardel n'a-t-elle pas crié sur la route de Botyre ? Dans l'après-midi automnal qui a maintenant rejoint le soir, elle marche très lentement dans la douleur de son pitoyable souvenir.

— Jean ! Jean ! Comme une démente elle est tombée sur le corps de l'ami mort sur les fascines, dans la vieille guérite, épouvantée.

— Jean ! Jean ! Réponds-moi ! Elle approche sa tête de la sienne, comprend tout à coup, crie : Au secours, au secours, Jean a bu de la nicotine ! Elle prend encore sa tête, fixe follement le cher visage que la douleur n'a pas eu le temps de contracter, fond en sanglots. Oh ! Dieu de bonté, ce terrible jour d'août ! Que ne peut-elle, maintenant le rayer de l'espace et du temps !

Elle voit : un treize août. Ils auraient dansé sans doute, à Ayent, à la mi-été ; ils voulaient se fiancer ce matin-là dans le vieux chalet des générations Fardel ; ils seraient allés l'après-midi sous les ormes pour parler des bonnes choses naïves de l'amour ; le lendemain, ils auraient repris la tâche ancestrale sur le coteau...

Quand elle n'a plus de larmes, elle pense à Dieu ; elle se jette à genoux, prie, promet, fait vœux : Jean, je prierai ; j'irai chaque mardi à la chapelle. Je ferai une neuvaine. Et elle a sur le moment, une vision de cloître où l'on peut prier toujours.

Elle se revoit, le lendemain de la mi-été, suivant le pauvre convoi funéraire, sur le chemin du cimetière de Saint-Léonard. Elle a poussé un dernier cri en voyant le pauvre corps disparaître pour toujours dans la terre des vieux.

— Jean, Jean, rendez-moi Jean ! On doit l'emporter.

Comme une ombre, elle trainera sous le soleil de midi, s'arrêtera maintes fois sur l'âpre chemin qui grimpe de Saint-Léonard à Botyre. Sans pensée, sans désir, sans velléité.

Elle arrivait à la vieille maison. Mardi prochain, elle redescendrait à la chapelle, prierait sur le banc de chêne, terminerait la neuvaine. Elle remonterait sur le chemin de son calvaire, dont le temps petit à petit grignoterait les vieilles pierres tristes.

Claude Valère.

Le Valais veut progresser

On dit du peuple qu'il n'a plus confiance en ceux qui le gouvernent.

Cela n'est exact que dans une certaine mesure.

Preuve en est le vote très net intervenu en mars dernier et approuvant deux actes législatifs d'une portée économique certaine.

L'un tendait à procurer les moyens financiers nécessaires à la réalisation d'un vaste programme de rénovations routières.

Et les aspirations du peuple vont de pair avec ce que les découvertes nouvelles apportent de bien-être et d'agréments matériels.

Les jeunes ne se contentent plus de la frugale vie de leurs ancêtres même si les vieilles traditions n'ont rien perdu de leur aspect sympathique et vénérable.

Mais on ne saurait vivre la vie moderne avec des moyens anciens.

Il faut donc des ressources nouvelles

des ressources nouvelles, nous avons choisi cette forme « d'exportation invisible » comme disent les économistes, et qui s'appelle le tourisme, une sérieuse réserve s'impose.

Il ne faut point perdre de vue ce que précisément les touristes viennent chercher chez nous et ne point sacrifier les sites dont la beauté nous vaut leur visite, voire leur séjour à demeure.

Le Valais ne sera plus ce pays des contrastes aux aspects multiples le jour où il aura accepté l'uniformisation dont naît l'ennui et la banalité qui peut se retrouver sur tous les continents.

Mis en garde contre ce danger, notre pays a tout intérêt cependant à offrir à ses visiteurs les commodités qu'ils réclament et dont les routes, quand elles offrent sécurité et agrément, constituent l'une des plus appréciées au siècle de la motorisation et de la vitesse.

Quant au développement industriel, à l'usage interne, en somme, de nos populations, il dépendra moins des mesures prises par l'Etat que d'une évolution des esprits. La mécanisation et l'accélération du rythme de la vie ne doivent plus les rebuter. Les jeunes ont d'ailleurs franchi allègrement ce pas.

La loi votée a plus de valeur par le souffle nouveau qu'elle s'efforce d'inspirer que par les subsides qu'elle prévoit.



Charme des mœurs anciennes, avec leur lente cadence et leur tendre poésie

L'autre marquait une orientation résolue vers un désir d'expansion industrielle.

Dans l'un et l'autre cas, le Valais a exprimé sa volonté de s'épanouir et d'améliorer ses conditions d'existence.

Non point qu'il soit resté jusqu'ici réfractaire au progrès et hostile à tout développement.

On doit même s'incliner de l'usage qu'il a su faire de ses modestes ressources.

Mais « qui n'avance point recule », dit un adage.

qui viennent compléter celles tirées du sol dont la surface et le rendement sont restés les mêmes quand il n'y a pas reculé.

Que tout cela se fasse au détriment du charme des mœurs anciennes avec leur lente cadence et leur tendre poésie, on ne saurait le nier.

Que le Vieux-Pays en perde partiellement sa couleur locale et sa face rustique, c'est incontestable.

Qui oserait cependant encore préconiser la nage à contre-courant ?

Mais dès le moment où, au nombre

AVEC NOS SPORTIFS *en mars*

Les sports d'hiver ont, petit à petit, cédé le pas à d'autres manifestations de saison, telles le football, le cyclisme, etc. Notre canton a cependant vu se dérouler en mars quelques « classiques » du ski dont l'attrait s'exerce toujours plus hors de nos frontières. Nous citerons le traditionnel Derby du Cornergrat qui est en somme une véritable revanche des championnats du monde grâce à la participation des meilleurs skieurs européens, le Slalom Géant de Médran, à Verbier, le Trophée de La Luy sur Saxon et le Derby de Valerette.

Ce fut une nouvelle occasion pour nos skieurs valaisans de se mesurer avec de grands « cracks » et de faire honneur à nos couleurs. A Zermatt, Martin Julien se montra l'égal des grands champions autrichiens et français, ne s'inclinant que d'un cheveu devant Molterer au combiné alpin. René Rey, confirmant sa belle forme des championnats d'Are, a nettement battu la coalition française à Verbier, formée pourtant de Bozon, de Huertas, Baud, et consorts. C'est encore le coureur de Crans qui s'imposa de belle façon à La Luy, alors que notre sympathique slalomeur d'Illiez, Jean-Maurice Trombert, heureusement remis d'un accident qui l'empêcha de défendre ses chances sur les pistes du pays cet hiver, faisait une rentrée remarquée au Derby de Valerette, épreuve qu'il gagna sans coup férir.

Mais c'est vers le football que les sportifs de chez nous tournent maintenant leurs regards. En effet, la compétition a repris dans toutes les séries ; la lutte bat son plein pour les places d'honneur et pour les titres qui seront bientôt attribués. En Première ligue, Martigny et Bienne-Boujean se livrent un duel palpitant dont il est difficile de prévoir

l'issue. Quand ces lignes paraîtront, les Valaisans auront peut-être repris leur première place perdue accidentellement contre Forward. A noter que l'équipe d'Octodure, déjà redoutable, s'est encore renforcée pour ce deuxième tour par l'ex-Lausannois et Fribourgeois Arthur Rickli.

Si, en Deuxième ligue, nous avons perdu tout espoir de conquérir des lauriers par suite des défaites de notre favori, Saint-Léonard, on est en droit d'espérer — quoique prématurément — que le Valais augmentera cette année sa représentation dans cette catégorie de jeu. Les bonnes prestations que fournissent actuellement Sion II et Saint-Maurice en Troisième ligue démontrent bien leur volonté de monter un échelon dans la hiérarchie du football. Mais il n'y aura qu'un élu...

Passons au cyclisme pour signaler la belle réussite du II^e Grand Prix Cilo organisé par le très actif Vélo-Club Excelsior de Martigny. Ouvert aux amateurs A et B, cette épreuve a réuni nos meilleurs coureurs romands et a vu la victoire du Genevois Ubaldo Visentini, lequel battit au sprint l'espoir montheysan José Jordan. Toujours très régulier, Antoine Héritier, du Cyclophile sédunois, s'est classé 14^e.

Il est à souhaiter que cette course, disputée sur le circuit Martigny - Riddes - Leytron - Saillon - Fully - Martigny (32 km.) à parcourir quatre fois, revienne annuellement au calendrier de l'UCS sous le nom, par exemple, de « Grand Prix de Martigny ». Tant il est vrai aujourd'hui qu'il ne faut rien négliger dans le domaine de la propagande touristique. Nous soumettons notre idée aux organisateurs martignerains.

F. Donnet.



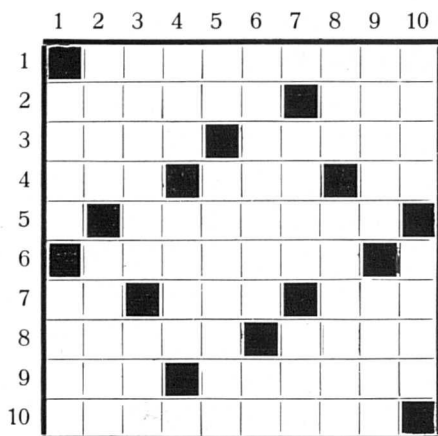
Prospectus illustrés!

Prospectus illustrés!

IMPRIMERIE *Pillet* MARTIGNY
SPÉCIALISÉE POUR LES IMPRIMÉS TOURISTIQUES

Prospectus-dépliants, reproduction de photos en couleurs, illustration d'imprimés

MOTS CROISÉS



HORizontalement

1. Sorte d'oreiller occupant toute la largeur du lit.
2. Réunion de trois cartes semblables. - Audacieux.
3. Petit cordage servant à tendre les haubans - Coupure transversale dans les chaînes de montagnes.
4. Homme ignorant - Gendre de Mahomet - Coutumes.
5. Traite une affaire.
6. Exciter, allumer.
7. Consentement - Ravi - Terre limitée par l'eau.
8. Brimade ou moquerie - Un des fils de Jacob.
9. Canton suisse - Le plus grand abaissement des eaux d'une rivière.
10. Nom véritable des Pharaons Ousirtesen.

VERTICALEMENT

1. Tige qui transmet un mouvement - Projectile explosif.
2. Divisé en trois - Mordant, caustique.
3. Ouvrage de fortification - Divinités qui présidaient à la gaieté.
4. Bière anglaise - Son collège est célèbre.
5. Convient - A l'asile on le cantonne dans un pavillon spécial.
6. Enfermée - En attente.
7. Femelle d'un chien de chasse - Expression des traits.
8. Monnaie - Fis apparaît les couleurs de l'arc-en-ciel.
9. Moyen de sortir d'embarras - Don fait par testament.
10. Ecloses - Administré.



Solution du N° 3 (mars 1954)

Horizontalement : 1. Menteurs. - 2. Epée. Taupe. - 3. Rôt. Tirs. - 4. Vitres. Fit. - 5. Nider. Si. - 6. Il. Texas. - 7. Lof. Retire. - 8. Lion. Mon. - 9. Ennui. Août - 10. Dessines.

Verticalement : 1. Merveilles. - 2. Epoi. Loin. - 3. Nette. Fond. - 4. Te. Rit. Nue. - 5. Céder. Is. - 6. Ut. Sexes. - 7. Rat. Rat. Ai. - 8. Suif. Simon. - 9. Pris. Roue. - 10. Pestilents.

Vingt ans déjà...

chez nous et ailleurs

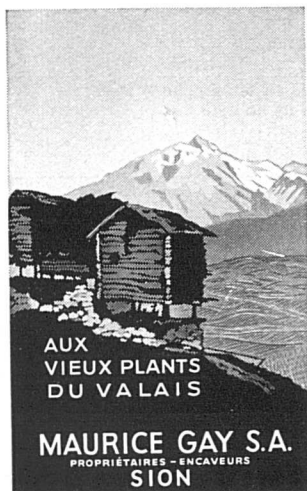
Avril 1934

- 1 La Diète fédérale autrichienne décrète le rétablissement du service obligatoire pour tous les citoyens âgés de 18 à 42 ans.
- 2 Après avoir répudié le traité de Locarno, l'Allemagne soumet aux gouvernements de la Belgique, de la France, du Royaume-Uni et de l'Italie les propositions d'un « plan de paix ».
- 3 Le célèbre Dr Eckener, président de la société Zeppelin, ayant refusé de baptiser un nouveau dirigeable du nom de « Adolf Hitler », tombe en disgrâce.
- 4 Hauptmann, ravisseur et meurtrier de l'enfant de Lindbergh, vainqueur aérien de l'Atlantique, est condamné à mort et électrocuté.
- 6 A Hambourg, un monument est élevé à la mémoire de 160 radiologues de différents pays, victimes des rayons X et du radium.
- 8 Un ballon-sonde russe d'expériences, s'élevant dans la stratosphère, atteint l'altitude record de 42,200 mètres et y enregistre une température de 38.9 degrés sous zéro.
- 9 D'après des informations soviétiques officielles, 42,800 ecclésiastiques sont morts dans les camps de concentration au cours des 18 dernières années de régime bolchévique; il n'en reste à ce jour que 1200 en Russie.
- 12 Le Comité des XIII de la Société des Nations, réuni à Genève, adresse un émouvant appel à l'Italie et à l'Ethiopie pour inviter les belligérants à cesser tous moyens de combat contraires au droit des gens.
- 14 Décès à Lisieux de Henry Chéron, ancien ministre français, notamment dans les cabinets Clemenceau, Briand, Barthou, Poincaré et Doumergue.
- 15 A l'occasion de l'anniversaire de la proclamation de la République espagnole, un grand défilé militaire s'est déroulé à Madrid; des incidents ont éclaté, faisant plusieurs victimes.
- 18 Le Conseil fédéral adopte un projet d'arrêté demandant aux Chambres de lui accorder un crédit de 235 millions pour le renforcement de notre défense nationale.
- 24 Le Conseil national décide la création d'une commission permanente de politique étrangère.
- 27 Renouveau de la Chambre française des députés. Le premier tour de scrutin accuse une avance des partis d'extrême gauche.
- 29 Proclamation de Farouk I^{er}, nouveau roi d'Egypte, qui succède à Fouad I^{er}.



LE PAYS DU VIN

où le soleil danse dans les verres...



Fendant
Johannisberg
Muscat
Hermitage
Dôle
en bouteilles
et litres scellés

GRANDS VINS DE SION

* Toute la gamme des vins fins du Valais *
en bouteilles et demi-bouteilles



Soleil de Sierre

la bonne marque des

HOIRS L. IMESCH

SIERRE Téléphone 027/51065

Buvez bien... Buvez bon...

Exigez ce qui vous plaît!



Demandez nos
Riverettes
Trémazières
Ravanay
ainsi que nos
grands rouges
Dôle
Pinot noir
et nos
spécialités
Amigne
Arvine
Ermitage
Malvoisie

Les grands vins du Valais

de la Maison réputée

HOIRS CHS

Bonvin fils

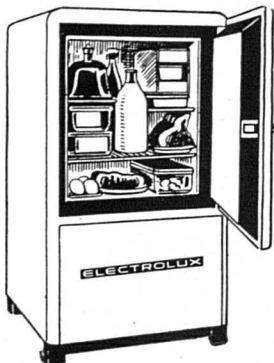
SION

Propriétaires-viticulteurs

Fondée en 1858

Son nom seul
vous garantit la qualité





Conservez vos aliments
par le froid ...



Frigorifiques de toutes les grandeurs pour
le ménage et le commerce

EXCLUSIVITÉ :

„ELECTROLUX “ „GENERAL ELECTRIC “

BRUCHEZ S. A.

ENTREPRISE D'ÉLECTRICITÉ **MARTIGNY-VILLE**
Concessionnaire PTT et Lonza Tél. 026/611 71 - 617 72

MAISON FONDÉE EN 1911

TRAVAILLEZ AVEC LES INDUSTRIES DU PAYS

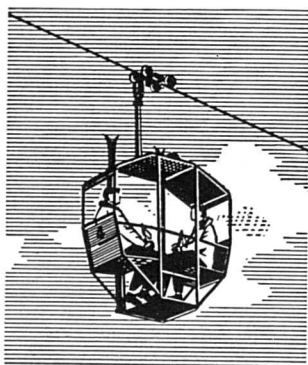
Confection Chemiserie Chapellerie



La maison de confiance établie à Sion
depuis plus de cent ans

CERVINO
APÉRITIF AU VIN

se boit glacé... avec un zeste de citron



Giovanola Frères

S. A.

Constructions métalliques et mécaniques

MONTHEY

PONTS - CHARPENTES - CHAUDRONNERIE EN TOUS GENRES
MÉCANIQUE - APPAREILS POUR L'INDUSTRIE CHIMIQUE - FUTS
EN MÉTAL LÉGER POUR TRANSPORT TOUS LIQUIDES - TÉLÉSIÈGES
CONDUITES FORCÉES

A TOUS NOS RAYONS
EXPOSITION GÉNÉRALE
DE LA

Mode Printanière



MONTHEY ★ MARTIGNY ★ SAXON ★ SION ★ SIERRE ★ VIÈGE

Depuis plus de 20 ans au service de la clientèle valaisanne

Les Usines Ford vous présentent
la gamme de leurs voitures



TAUNUS	6 CV.
CONSUL	8 CV.
VEDETTE	11 CV.
ZEPHYR	12 CV.
CUSTOMLINE	18-20 CV.
MERCURY	21 CV.
LINCOLN	25 CV.

Demandez une démonstration

DISTRIBUTEUR POUR LE VALAIS:

GARAGE VALAISAN ★ SION

Kaspar Frères

Téléphone 027 / 212 71



MARTIGNY

centre d'affaires

La prospérité de Martigny témoigne de son intense activité artisanale et commerciale !

Une réputation à soutenir !

Cartes postales

ÉDITION DARBELLAY
MARTIGNY



Les articles BALLY pour le travail et pour la ville

Chaussures **Modernes**
MARTIGNY

Emile Moret
A MEUBLEMENTS
RUE DE L'HÔPITAL MARTIGNY-VILLE
TÉLÉPHONE (026) 61212 CHÈQUES POSTAUX 114186

Chambres à
coucher
Salles à manger

Linoléums - Tapis - Meubles de cuisine

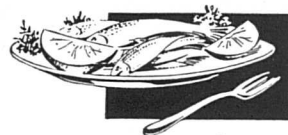
DISTILLERIE H. L. PIOTA
MARTIGNY-BOURG

Limonaderie - Sirops - Liqueurs

Dépôts : Brasserie Valaisanne
Eau minérale Arkina - Canada Dry

Alimentation générale
POPPI-FAVRE MARTIGNY

Téléphone 026 / 613 07
Comestibles Primeurs



PRIX SPÉCIAUX POUR HOTELS ET RESTAURANTS

Deux commerces, une qualité !

CHAUSSURES
Bagutti Sport
MARTIGNY

MAGASIN P.-M. GIROUD, CONFECTION

„BERNINA ZIGZAG“

La machine à coudre suisse par excellence en qualité et rendement. Garantie assurée par l'usine BERNINA, 60 ans d'expérience.

R. WARIDEL, MARTIGNY-VILLE

Avenue du Grand-Saint-Bernard Tél. 026 / 619 20

BANQUE DE MARTIGNY
CLOUIT & Cie S.A.

Fondée en 1871

Toutes opérations de banque

Transmissions de fleurs
partout par FLEUROP

La maison qui sait fleurir...

JEAN LEEMANN, fleuriste
Martigny téléphone 613 17
Sion téléphone 211 85
Saint-Maurice



Cinéma-Théâtre
Café-Bar, terrasse ombragée
Salle de billard, ping-pong

Le coin chic où l'on est bien servi !



LE CABARET
DE
L'AMBIANCE



SION

Téléphone 2 14 64

NETTOYAGE A SEC

1928-1954

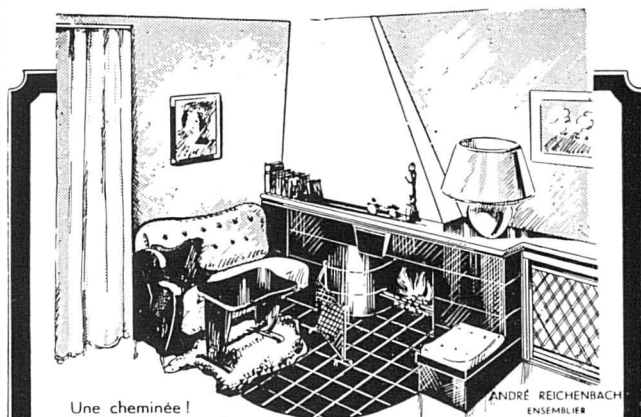
Plus de 25 ans que les teinturiers Jacquod Frères vous servent et toujours mieux

MAGASINS :

SION : Grand-Pont, tél. 2 12 25
 SIERRE : Grand-Rue, tél. 5 15 50
 MARTIGNY : Avenue du Simplon, tél. 6 15 26
 MONTHEY : Rue du Commerce, tél. 4 25 27

Adresse postale : TEVA, Sion

Des meubles de goût qui agrémenteront
votre intérieur



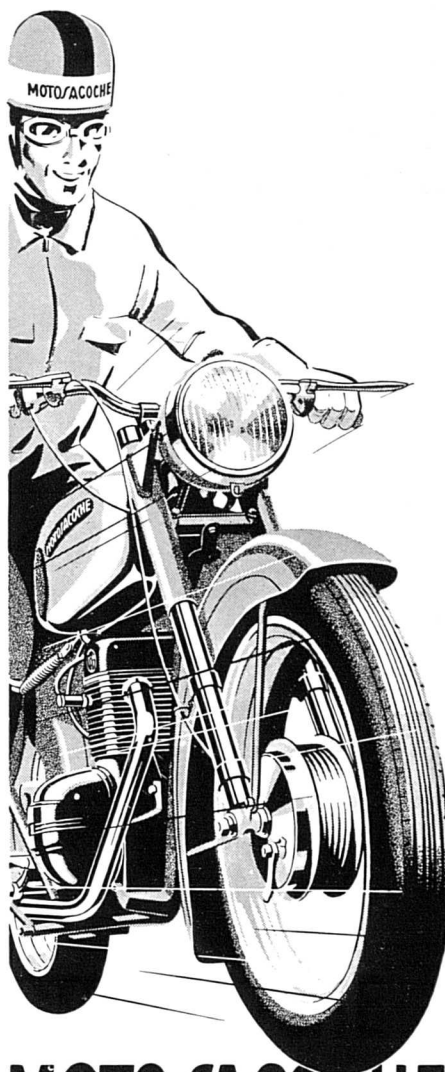
Une cheminée !
 Le rêve de chacun !

des papiers unis clairs,
 des meubles simples, confortables,
 soigneusement construits,
 un tapis, des rideaux,
 et vous voici, Madame, confortablement installée au coin du feu

REICHENBACH & C^{IE} S.A.
 FABRIQUE DE MEUBLES

Magasins : SION, Avenue de la Gare
 MONTHEY, Léon Torrent

SION



MOTOSACOCHE

2 cylindres - 250 cm³

4 temps - Puissance 14 HP

Arbre à cames en tête

Boîte à 4 vitesses

Contre envoi de ce coupon à
 MOTOSACOCHE S.A., Genève, vous recevrez sans frais et sans engagements notre prospectus détaillé.

Nom :

Adresse :

Agents et service : BEX : E. Brunet. — BRAMOIS : A. Frass. — MARTIGNY : M. Rosset. — SEMBRANCHER : L. Magnin. — SIERRE : A. Brunetti.

MOTOSACOCHE S.A. GENEVE

Frigidaire



PRODUIT DE GENERAL MOTORS

Installations de conditionnement d'air et de climatisation

Appareils de conditionnement d'air pour la réfrigération, filtration, déshumidification et ventilation pour bureaux, appartements, magasins de vente, salles d'opérations, etc. (voir photo ci-dessous). Installation de conditionnement d'air à la salle d'opérations de l'hôpital régional de Sion.

Déshumidificateurs électriques éliminant tous dégâts causés par l'humidité et pour le séchage rapide de constructions nouvelles

30 années d'expérience !

Agent général pour le Valais : **RENÉ NICOLAS**, Electricité, **SION**, tél. 2 16 43

